

À la manière d'une enquête policière, Yasmina Khadra explore les pistes de l'intégrisme et du terrorisme. Certes, il aborde un sujet très délicat, voire explosif mais il réussit à le traiter de main de maître sans verser dans la dénonciation stérile et abusive. Au contraire, il suscite des interrogations pertinentes sur ce conflit au Proche-Orient qui continue à travers le temps à être la proie de la haine et de la violence. Ayant dénoncé la tragédie algérienne, le chaos en Afghanistan, il s'attaque dans *L'Attentat* au conflit israélo-palestinien habité, en tant qu'écrivain, par la même conviction de voir un jour l'humanité vivre en fraternelle solidarité plutôt qu'en absurdités meurtrières.

MAROUANE, Leïla (2005) *La jeune fille et la mère*, Paris, Le Seuil, 177 pp. [Rabia REDOUANE]

C'est un écrit chargé de colère, un portrait sombre de son pays natal explosant de haine à l'égard des femmes que livre l'écrivaine algérienne Leïla Marouane dans son dernier roman. Mais il n'y a pas que rage et dégoût dans *La jeune fille et la mère*, il y a une expression manifeste de la volonté féminine de refuser l'ordre établi et surtout la condition dramatique imposée à la femme par une société figée dans des préjugés séculaires. C'est que Djamila, la jeune narratrice qui vit dans une famille modeste du Sud algérien rêve d'une destinée qui ne ressemble guère à celle de sa mère. Fille rebelle, dès son adolescence elle se révolte contre sa famille et contre le mode de vie instauré par son père. Ainsi, porteuse d'espoirs, elle souhaite quitter son Algérie rurale pour aller poursuivre ses études en France, découvrir le monde, connaître autre chose qu'une vie monotone où l'être féminin est brimé et n'est pas considéré comme une personne à part entière.

Cette quête de liberté et d'émancipation est le pivot central de la révolte de la jeune fille, précisément contre sa mère qui a abandonné ses rêves d'indépendance pour servir le mari et le foyer. En effet, résistante farouche dans l'âme qui s'est distinguée par son énergie combattante contre l'occupant français, sa mère qu'on appelait la "Jeanne d'Arc des djebels" (14), a vu ses idéaux et ses espoirs s'envoler au lendemain de la libération du pays. Les promesses de réaliser une société égalitaire où la femme aurait sa juste place à côté de l'homme n'étaient que fausses illusions. Après son retour du maquis, elle s'est retrouvée prisonnière de son éternel statut, confinée aux travaux domestiques, accablée par des fausses couches et des grossesses répétées, menacée de répu-

diation par un mari imbu de sa personne qui contrôle toute sa vie: “Ma mère n’était pas censée posséder de l’argent, elle n’allait pas chez le coiffeur ni au hammam, et encore moins aux mariages, mon père lui interdisait tout” (35-36).

L’adolescente accepte difficilement l’état de soumission de sa mère et vit avec un certain détachement cette réalité aliénante et étouffante. Mais le jour où son père la surprend dans un parc, nue, s’offrant à un jeune ébéniste, sa vie bascule totalement dans le drame absolu. Cet incident vient perturber tous les projets familiaux envisagés pour elle puisqu’elle sera considérée comme une traînée qui a sali l’honneur de la famille. C’est que dans cette ville du Sud algérien des années 1970, on ne badine pas avec le poids des traditions, surtout envers la femme. Ainsi, veillant obsessionnellement sur sa virginité, sa mère l’a à maintes reprises mise en garde contre les graves conséquences de sa perte allant même jusqu’à la menacer. À certains égards, elle se montre sévère en la surveillant régulièrement à la loupette:

Ma mère, disais-je, lorsqu’il s’agissait de mon instruction, me cédait tout, ou presque tout. Mais se souvenant de la menace que je représentais, sa cruauté n’avait pas de limite. Elle ne me battait pas, à cette époque, elle ne battait personne, mais sa peur du déshonneur était telle qu’elle me traitait parfois comme si j’avais été la fille de sa pire ennemie. Tu la perds (ma mère usait d’un vocabulaire cru, un vocabulaire propre aux hommes, appris à leur contact, quand elle s’habillait et guerroyait comme eux, mais elle ne prononçait jamais le mot virginité), tu la perds, poursuivait-elle, et c’est la fin de nous c’est la fin de tout, tu la perds, et ton père nous jette dans le désert, tu la perds et tes frères et sœurs seront des orphelins à la merci des vampires...

— Tu la perds et je t’égorge de mes propres mains, finissait-elle dans un grognement qui contrastait avec la beauté de ses traits. (39-40)

C’est dans ce sens qu’à la suite de l’ébat amoureux de sa fille avec un jeune voisin, la mère s’est sentie profondément trahie et complètement désemparée. Ceci dit, elle change totalement de comportement à l’égard de sa fille, devenant cruelle et violente, l’insultant et la traitant de “chienne en chaleur” et “craquelure de pisse”. En fait, en tant que femme humiliée et bafouée, elle a placé ses espoirs en sa fille, désirant pour elle une vie meilleure que la sienne. Toutefois, elle est restée attachée aux principes rigides de la tradition qui exigent que les jeunes filles gardent intacte leur virginité jusqu’à leur nuit de noces. Pour elle, le comportement de sa fille est impardonnable et a irrémédiablement brisé le pacte sacré entre elles. À cet égard, sa déception grandiose s’est accentuée au fil du temps entraînant une rupture absolue ainsi qu’une profonde crise

dans leurs rapports. Pour sortir de l'enfer dans lequel la honte a jeté la famille, nulle autre solution que celle de la marier malgré elle à un fils d'un notable de la ville ne lui paraît possible. Pour ses parents le jeune prétendant qui souffre d'une tare rédhibitoire a sauvé leur honneur en acceptant d'épouser celle qui est désormais considérée aux yeux de tous comme une traînée. Mais entre la mère et la fille une grande déchirure s'installe et leur relation se détériore totalement. Pleine de colère et d'amertume, la mère redouble de violence envers sa fille et se lance dans une spirale de haine qui la mène au bord de la folie. Quant à Djamilia, martyrisée et punie sévèrement, elle demeure déçue de la réaction excessive de sa mère qui se montre cruelle et acharnée à lui faire mal. Elle a compris que ses rêves sont brisés et qu'elle n'a plus rien à espérer. Son ange gardien Bouzoul, l'aide en lui conseillant de partir "vers une contrée où [elle serait] respectée et protégée" attirant son attention sur le fait "que les lois, nécessaires pour s'affranchir de la force et des hégémonies, ne changent pas obligatoirement les mentalités" (161). Et quand il ajoute qu'il lui "faudra surtout fuir ceux qui tuent pour une idéologie, ensuite les combattre par les armes ou par les mots" (162), elle réagit vivement contre l'injustice qui la frappe. Guidée par une force intérieure, elle s'échappe définitivement de la persécution constante et de la violence permanente, mettant fin à une existence morose teintée de cruauté et de rigidité.

Avec des mots simples mais durs, Leïla Marouane qui vit à Paris depuis 1991, lance un cri bouleversant pour dénoncer la violence de l'autorité patriarcale conjugée ici à l'agressivité maternelle, et le poids des traditions envers les femmes, transmis de génération en génération. Son roman puissant et émouvant est une charge féroce contre les tabous et les préjugés de la société traditionnelle algérienne. Fidèle à ses engagements, l'écrivaine réussit encore une fois à transformer une tragédie féminine ordinaire en lutte forcenée pour la liberté, la dignité et l'émancipation de l'être féminin.

OKTAPODA-LU, Efstratia (dir.) (2006) *Francophonie et multiculturalisme dans les Balkans*, Paris, Éditions Publisud, 237 pp. [Estrella DE LA TORRE GIMÉNEZ]

En janvier 2006, Mme. Efstratia Oktapoda-Lu, qui avait déjà codirigé *La francophonie dans les Balkans. La voix des femmes*, nous surprend avec un nouveau titre qui complète l'antérieur. Il contient quinze excel-